HERVÉ
CLAUDE

Les mâchoires du serpent

roman

actes noirs
ACTES SUD

"ACTES NOIRS"

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

D'étranges meurtres sont commis aux quatre coins de l'Australie. Pas de mobile apparent mais une caractéristique commune : les victimes ont toutes eu le sexe tranché. L'État d'Australie-Occidentale, plus riche que jamais grâce au boom minier, n'est pas épargné. Un mineur turbulent et le directeur financier d'une grande compagnie sont à leur tour assassinés. Ashe, l'enquêteur français dilettante, et son indéfectible copain Ange Cattrioni, chef adjoint de la police locale, doivent faire face à cette vague de violence d'un nouveau genre. Prisonnier du fossé qui sépare des sociétés minières plus avides que jamais et un peuple aborigène encore largement exploité, Ashe mène une enquête sur le fil. Pour ne rien arranger, il est en train de tomber amoureux d'un jeune Aborigène, militant radical victime, dans son adolescence, d'atroces mutilations rituelles. Pour la première fois de sa longue errance à l'autre bout du monde, le Français doit affronter la question aborigène. Celle d'un peuple qu'on a décimé, expulsé de ses terres, dépossédé de sa culture. Et à qui l'on demande officiellement pardon maintenant qu'il n'a plus rien. Rien qu'une dignité bafouée et une fierté à reconquérir coûte que coûte. Mais à quel prix ?

Dans ce roman nerveux et tendu, Hervé Claude révèle une Australie en trompe-l'oeil, un pays qui ne connaît pas la crise, qui se tient à l'écart des soubresauts du monde, mais ans lequel couve un vrai choc de civilisations. Un pays au climat extrême qui exacerbe tout : la sensualité des étreintes, la brutalité des rapports, la violence des crimes. Un polar charnel et torride.

HERVÉ CLAUDE

Ancien journaliste, Hervé Claude vit plusieurs mois de l'année en Australie. Il est l'auteur de nombreux romans policiers.

DU MÊME AUTEUR

CONDUITE À GAUCHE, Ramsay, 1984 ; Le Livre de Poche n° 4366.
L'ENFANT À L'OREILLE CASSÉE, Ramsay, 1986 ; J'ai Lu n° 2753.
LE DÉSESPOIR DES SINGES, Flammarion, 1989 ; J'ai Lu n° 2788.
LE JEU DE LA RUE DU LOUP, Flammarion, 1992.
MATEI NEGREANU en collaboration avec Dominique Narran et Helmut Ricke, Vers les arts, 1993.
LES AMNÉSIQUES, Flammarion, 1995.
LE JOURNALISTE, LE HASARD ET LA GUENON, Seuil, 1996.
UNE IMAGE IRRÉPROCHABLE, Ramsay, 1998.
RICHES, CRUELS ET FARDÉS, Série noire, Gallimard, 2002 ; Folio Policier n° 511.
REQUINS ET COQUINS, Série noire, Gallimard, 2003.
PIQUE-NIQUE À MARÉE BASSE, Ramsay, 2007, n° 24.
MORT D'UNE DRAG-QUEEN, Actes Sud, 2007 ; Babel noir n° 12.
COCU DE SAC, Suite Noire, éd. La Branche, 2008.
NICKEL CHROME, Actes Sud, 2009 ; Babel noir n° 41.
MORT D'UN PAPY VOYAGEUR, Le Poulpe, éd. Baleine, 2010.
LES OURS S'EMBRASSENT POUR MOURIR, Actes Sud, 2010 ; Babel noir n° 69.

© ACTES SUD, 2012
ISBN 978-2-330-01476-6

HERVÉ CLAUDE

Les mâchoires du serpent

roman

ACTES SUD

À Matei, as usual.

Où se trouve mon pays natal ?
Je l'oublie seulement en état d'ivresse
Et son parfum a déjà disparu alors que
Je suis encore grisé

Li Qingzhao (1084-1151)

PROLOGUE

Septembre, Wild Rivers National Park, Tasmanie.

C'est en septembre qu'on en avait parlé pour la première fois. Mais peu. D'ailleurs personne ne fit le rapprochement avec les corps découverts dans d'autres États quelques semaines plus tard. C'est tout juste si la police fit une enquête. Et pourtant, pourtant, il y avait matière, vu les circonstances de la découverte et l'état dans lequel le corps fut retrouvé. Il est vrai que le sort de cet homme n'intéressait personne.

Il est vrai aussi que le cadavre pourrissait depuis plusieurs jours, qu'il était en plusieurs morceaux, que c'était horrible à voir et que même à cet endroit sauvage et isolé de la forêt, tout cela sentait très fort. Tous ceux qui avaient eu à l'approcher, paramédicaux, policiers, coroner, n'avaient eu aucune envie de s'attarder. Ils avaient fait enlever le corps avant que les journalistes arrivent sur les lieux.

C'est l'odeur qui avait attiré les trois randonneurs. Ils pensaient que c'était une charogne, ils avaient cru que c'était celle d'un kangourou ou d'un wombat. Ces étudiants aussi furent victimes. De leur curiosité.

Ils étaient trois, deux garçons et une fille qui fêtaient en ce week-end prolongé l'approche de leur diplôme

d'ingénieur dans une université de Melbourne. Si l'un des deux garçons ne s'était pas appelé Franklin, s'il n'était pas né en septembre, si, pour cette occasion, il n'avait pas voulu célébrer son anniversaire en descendant la Franklin River en canoë, s'ils avaient manqué le petit avion de Strahan, à l'extrémité ouest de cette partie quasiment inviolée de la Tasmanie, si le ranger, loueur de canoë, ne les avait pas attendus tard la veille au soir, ils n'auraient pas eu leur week-end gâché.

Mais avec des si, on a de beaux cadeaux d'anniversaire. Pas la découverte des restes éparpillés d'un homme dans un lieu aussi immaculé, là où aucune âme ne semble être jamais passée avant vous.

Franklin et ses amis étaient des jeunes gens prudents, ils avaient décidé de porter le canoë plutôt que de descendre ces rapides qui leur paraissaient dangereux. Le soleil perçait à travers les immenses Huon Pines multicentenaires. Il marquait l'arrivée précoce d'un printemps frais. Un vent glacé, un reste des tempêtes hivernales, ramenait de la mer tout proche des frissons polaires. Mais ils étaient bien équipés. Et au moins il ne pleuvait pas, ce qui était une vraie chance. À cette époque, tout près de la côte ouest de l'île de Tasmanie, battue par les vents et les dépressions du grand océan du Sud, la période d'équinoxe est propice à un déluge constant. C'est pourquoi ils n'avaient rencontré personne depuis ce matin. C'est pourquoi le loueur de bateaux avait paru surpris de leur désir de descendre la Franklin River.

Midi était passé depuis longtemps et ils avaient choisi de s'arrêter pour manger dans cette clairière de paradis terrestre où le tapis de mousse était si intense qu'il semblait fluorescent. Ils étaient presque arrivés à la jonction de la Franklin et de la Gordon River, dans cette partie vierge du parc qui avait été l'objet d'affrontements

violents et récents entre les écolos et les industriels du bois. Pour l'instant les verts tenaient la corde mais rien n'était réglé et cela n'empêchait pas les compagnies forestières d'envoyer leurs bûcherons couper les arbres et mettre tout le monde devant le fait accompli.

C'est lorsqu'ils sortirent la nourriture de leurs sacs qu'ils sentirent l'odeur. Leur curiosité. Ils n'eurent jamais le temps ni l'envie de finir leur repas.

Disloqué, dévoré. Ce sont les deux adjectifs qui vinrent immédiatement à l'esprit des trois copains lorsqu'ils mesurèrent l'étendue du problème. Si la tête et le tronc étaient encore ensemble, presque entiers, il manquait une jambe et un bras qu'ils n'eurent aucun mal à apercevoir dans les basses branches un peu plus loin. Le reste du corps reposait contre un tronc, comme pour une sieste mortelle. Le visage était lacéré, une oreille manquait, la mâchoire pendait, retenue d'un seul côté.

Ils ne purent s'approcher. La petite amie de Franklin, qui s'appelait Melody, vomit malgré son estomac vide. De la bile. Heureusement les griffures du corps et les perforations du ventre étaient cachées sous les vêtements en lambeaux. Déchirés. Dévorés. Voilà ce qu'ils pensèrent aussitôt et qu'ils dirent plus tard, chacun à son tour, aux policiers qui gâchaient définitivement leur week-end. Au moins ils auraient quelque chose à raconter à leur retour à l'université.

Wilfrid McPhee ne venait de nulle part et n'allait sans doute pas beaucoup plus loin. On ne lui trouva aucune famille et personne ne fit beaucoup d'efforts pour connaître les raisons du drame. Il avait surgi de l'arrière-pays du Queensland, d'une de ces fermes aujourd'hui à l'abandon. Il avait commencé à travailler comme bûcheron en Tasmanie une dizaine d'années plus tôt et changeait d'entreprise au gré des nouvelles

coupes et selon les saisons. Il ne restait jamais longtemps avec le même employeur. Ni jamais longtemps au même endroit. Queenstown, Strahan, il fuyait tous ces lieux où il y avait toujours beaucoup de monde, des touristes, des randonneurs, d'autres bûcherons. Il les voyait rarement, sauf au pub lorsque le soir il éclusait une vingtaine de pintes comme les autres. Les autres qui le connaissaient à peine. Taiseux, solitaire, c'est ce qu'ils dirent tous. Mais personne n'avait envie de parler de lui. Pas plus les patrons des compagnies forestières qui l'employaient – illégalement la plupart du temps. Pas plus les prostituées du bordel de Queenstown qui affirmèrent ne l'avoir jamais reçu. Pas plus les rangers du parc qui reconnurent du bout des lèvres l'avoir croisé une fois ou deux. Ils semblaient le craindre, sa carrure, sa barbe, ses poings. Dans la cabane qu'il occupait dans les bois, on ne retrouva qu'une valise et quelques vêtements. Et un koala en peluche, tout neuf, à côté de son sac de couchage. Plus une bible au fond de la valise.

Il lui manquait des dents de devant. Elles avaient sauté récemment, peut-être pendant l'agression. À l'autopsie, à la morgue ils virent des tatouages, des pattes d'ours soigneusement dessinées, faites par un professionnel en ville. Une sur l'épaule gauche, une sur la fesse droite. D'autres tatouages aussi, plus banals, sur les bras. Et une inscription obscène qui partait du nombril. Ils ne purent lire la fin de la phrase qui se terminait sur le sexe.

Car sa bite avait été arrachée.

Par un animal ? C'est en tout cas ce qui fut raconté. Sûrement pas par un wallaby ou un kangourou même enragé, ils sont végétariens. Pas un wombat pour les mêmes raisons. Le diable, cet animal nocturne si vilain, paraissait trop petit pour avoir fait autant de dégâts, même s'il avait peut-être ajouté la touche finale au tableau.

Restait un dingo affamé. On les avait rarement surpris à une telle sauvagerie. Mais cela arrangeait tout le monde. Les collègues violents, les autorités de l'État et les sociétés d'exploitation qui ne voulaient pas qu'on vienne regarder de trop près leurs comptes. D'autant que depuis le XIXe siècle, où paraît-il des convicts perdus dans la sauvagerie de cette terre inexplorée s'étaient livrés à des actes de cannibalisme, personne n'avait entendu parler d'une telle sauvagerie entre humains. Cela arrangeait notamment les policiers qui n'eurent pas envie d'approfondir quoi que ce soit. Ni le syndicat d'initiative, ni les journalistes paresseux. Restait le ou les dingos.

Ou le tigre, oui le tigre, la belle affaire ! Les journalistes qui n'avaient pas envie de se fouler à enquêter, ni d'aller voir les restes de McPhee de trop près, s'engouffrèrent dans la brèche. Et la rumeur revint.

Presque un siècle qu'on n'avait pas vu de tigre de Tasmanie. Le dernier représentant de l'espèce est mort au zoo de Hobart juste avant la Seconde Guerre mondiale. Le marsupial au pelage à rayures, ses flancs tigrés de noir, ce monstre à la fabuleuse mâchoire qu'il ouvrait – paraît-il – à cent vingt degrés. Peu d'êtres vivants peuvent encore le confirmer mais c'est ce qui se dit, se raconte de-ci de-là. Le tigre de Tasmanie, disparu depuis près de quatre-vingts ans, comme avaient disparu avant lui les kangourous géants, victimes des effets conjugués de la chasse, des maladies et des constructions de l'homme.

Ce qui se disait, ce qui se racontait. Et on disait aussi que tel chasseur solitaire, tel bûcheron perdu dans la forêt en avaient aperçu un furtivement. Que ces animaux se cachaient bien, fuyaient l'homme mais existaient toujours dissimulés dans les recoins inviolés de cette partie de la Tasmanie qui reste encore aujourd'hui

terra incognita. On le disait, on le racontait et les récits de bistrots alimentaient les fantasmes.

Ils ressurgissaient brutalement avec la découverte du corps du bûcheron. Ou de ce qu'il en restait. Il y avait des traces de morsures. Personne ne voulait croire qu'elles avaient été faites *post-mortem* par un petit diable ou même par un homme. Personne n'avait envie de le croire. Ils préféraient tous le tigre assassin.

Ou les dingos pour les plus raisonnables.

Ce qui arrangeait bien tout le monde. Et surtout la police qui laissa planer le doute pour éviter de chercher plus avant. Et personne ne pleura Wilfrid McPhee.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE 1

Octobre, Steam Works Sauna, Perth, West Australia.

Ashe avait d'abord été attiré par ses muscles et ses tatouages. Il n'avait compris qu'après qu'il était aborigène. Il l'avait compris au moment clé de leur rencontre, mais il était trop tard.

Pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt ? Sans doute à cause de ses préjugés. Il ne pouvait imaginer rencontrer un *blackfellah* dans un endroit pareil. Gay et aborigène sont deux mots rarement associés. D'ailleurs qu'est-ce que gay signifie pour eux ? Qu'est-ce que leur sexualité a à voir avec la nôtre ? Que peuvent-ils appréhender de notre mode de vie ou plutôt du mode de vie des Australiens blancs qui mettent les gens dans des cases ? Gay comme ghetto. Sans doute pas chez eux. Qu'est-ce qu'il en savait ? Ses préjugés.

Au moins ses préjugés ne faisaient pas entrer en ligne de compte la couleur du bonhomme. Il n'en a jamais été question. Ashe, justement, avait été attiré par sa peau noire. Même si c'était dans l'obscurité.

Quand il l'avait revu sous la douche un peu plus tard, il avait saisi la différence avec les Blacks qu'il avait déjà rencontrés. Le jeune homme lui tournait le dos ostensiblement, comme il l'avait déjà fait dans une cabine

auparavant pour d'autres raisons. Malgré l'eau qui ruisselait sur sa peau et malgré ses tatouages sur le dos – il croyait encore que c'étaient des tatouages et ce n'est qu'en le voyant là, dans la lumière des douches, qu'il avait compris qu'il s'agissait de scarifications. Sa peau était d'un noir mat, sans éclat, tout le contraire des Africains à la peau luisante. Comme si le soleil ne se réfléchissait plus sur la peau de ce torse costaud qu'il avait serré un peu plus tôt contre lui. À leur premier contact, lorsque le garçon s'était brusquement retourné, Ashe avait senti son haleine chargée d'alcool. Peut-être en avait-il besoin pour se donner le courage d'entrer dans un endroit pareil. Peut-être.

Ashe n'avait jamais vu d'Aborigènes dans des lieux homos. Hormis une fois, au Court, le bar gay de la ville. Ce jour-là, le gars avait des cheveux frisés et teints en roux, comme sa barbe, sales. Il portait une sorte de robe sac en satin rose avec un collier assorti. Il était folle comme dix lapins et Ashe n'avait pas aimé cette caricature. Ses préjugés.

Ashe allait de temps en temps au Steam Works. Pour l'atmosphère, pour le plaisir et pour les amis. Il en avait rencontré beaucoup dans ce sauna, le seul de Perth. Il y retrouvait parfois, de plus en plus rarement, son compère Ange Cattrioni, son ami flic et fidèle, son copain des bons et des mauvais jours qui l'avait parfois sorti de situations inextricables. Et qu'il avait parfois aidé dans d'autres situations tout aussi compliquées.

Ashe y était donc cet après-midi un peu par désœuvrement, sûrement pas par ennui. Le Français ne s'ennuyait jamais ici, sur les côtes de l'Australie-Occidentale où il poursuivait son errance interminable. Il vérifiait juste de temps en temps que le magot d'un truand dont il avait hérité par hasard – le hasard fait bien les choses

quand on sait le tourner à son profit – ne s'amenuisait par trop sur son compte à la Westpac. Parfois il avait l'impression qu'il ne diminuait pas malgré toutes ses dépenses. Quand il l'avait récupéré illégalement après sa première enquête, il n'avait même pas voulu savoir à combien il se montait précisément. Les chiffres dansaient devant ses yeux sur les relevés bimensuels et il en oubliait, d'une quinzaine sur l'autre, les montants improbables. Un jour peut-être ils arriveront à zéro. Ce n'est pas demain la veille.

Il ne s'ennuyait pas mais la pluie du début de printemps qui tombait sans discontinuer ce jeudi l'empêchait de taper des balles de golf à Wembley. Ou de marcher le long de la plage de Swanbourne. Cette marche roborative, léchée par les vagues dont il ne se lassait jamais. Alors va pour le Steam Works, ses suées, ses effluves, ses corps nus et ses langueurs inentamées. Au moins il en ressortirait rincé.

Il n'en espérait pas plus mais ce jour-là il avait aperçu Alistair. Il ne sut son nom qu'à la fin de sa visite. Bien après que le garçon eut quitté brusquement la cabine où ils s'étaient isolés sans un mot et dont il était ressorti trop vite, muet. Après Ashe l'avait cherché partout et il ne l'avait pas trouvé. Il avait tourné en rond, dans les vapeurs du hammam, dans la salle de repos, dans le sauna sec et c'est finalement au vestiaire qu'il avait fini par le dénicher alors que le gars se rhabillait. Ashe s'était jeté à l'eau :

— Comment t'appelles-tu ?

— Alistair.

Le jeune homme sembla le regretter aussitôt. Ashe fit le tour de la salle pour s'éloigner parce qu'il avait le sentiment de l'avoir gêné. Comme il l'avait gêné auparavant dans la cabine avec son geste instinctif et curieux

qui avait braqué le garçon et fait retomber la magie de l'instant.

Il voulait se rattraper. Son nom, Alistair. Il souhaitait lui faire des excuses pour ses gaffes et sa maladresse après avoir contourné les casiers des vestiaires mais le bonhomme avait déjà disparu. Son corps massif, musclé, sa silhouette un peu empâtée. Il prenait de la place pourtant, même avec des vêtements légers, bermuda sombre et vareuse en coton à motifs colorés. Évaporé.

Ashe n'avait jamais eu l'intention de l'embarrasser ou de le choquer. Et il savait qu'il l'avait vraiment choqué. D'ailleurs il n'avait compris qu'à ce moment clé, dans la cabine, et à ce moment-là seulement, qu'Alistair était aborigène. Était-ce cela qui l'avait inconsciemment attiré ? Sa jeunesse aussi peut-être, il n'avait pas trente ans. Et ses traits durs, son air de vous toiser. Une fierté.

D'abord il y avait eu un premier regard, l'hésitation d'Ashe et l'embarras de l'autre, presque vingt ans de différence tout de même. Ça ne compte pas ces choses-là dans le milieu mais il se posait toujours des questions. Incorrigible. Alors, il avait poussé Alistair dans une cabine, comme un défi. Ils s'étaient regardés dans l'ombre. Il avait voulu le caresser, l'embrasser peut-être. Au début le jeune homme s'était laissé faire, sur le torse, sur les cheveux crépus, sur les bras. Quand Ashe avait voulu descendre plus bas il s'était retourné brusquement, semblant préférer une étreinte rapide et peut-être violente. Ce n'était pas ce que voulait Ashe qui avait envie de tendresse, de sensualité, d'amitié peut-être. Alistair voulait plus, plus fort, tout de suite. Ashe s'était alors rapproché, il poursuivait une idée. Il avait passé son bras devant, vers le sexe. Le garçon bandait. À cet instant précis, Alistair s'était rebiffé et, sans un mot, il était sorti en vitesse de la cabine en laissant Ashe sur sa faim. Et sur sa gaffe.

Ashe avait touché son sexe et il avait senti sa particularité. Il avait compris en une seconde d'embarras foudroyant qu'Alistair était vraiment aborigène. Mais comment pouvait-il savoir cela avant ?

De sa main il avait caressé la bite du jeune homme, et il avait eu un choc. Il avait insisté une seconde de trop. D'accord, il n'aurait pas dû. Mais il avait bien senti le gland ouvert, coupé en deux, comme on le ferait pour un fruit. Une mutilation, sans doute au cours d'une cérémonie d'initiation barbare. Cela l'avait pétrifié et il était resté sans bouger pendant de longues minutes sur le lit de repos. L'autre s'était enfui.

Ensuite il l'avait cherché au vestiaire, car il n'avait eu qu'une envie, le retrouver, lui sourire, s'excuser, lui offrir un verre, enfin tout ce qu'on peut faire, tout ce qu'on veut faire dans ces moments-là entre gens civilisés.

Civilisés.

Questions. Culpabilité. Ashe était bien au cœur du problème. Il y était brutalement confronté sans le vouloir. Il réalisait qu'il avait toujours évité de regarder cette réalité en face depuis qu'il vivait en Australie. Une réalité invisible. Comme eux, les Aborigènes. Transparents, immobiles. Comme nos yeux sur eux. Le regard qui glisse, et qui ne s'arrête jamais. Et comment on les oublie aussitôt.

Cette fois Ashe n'avait pas envie d'oublier.

CHAPITRE 2

Octobre, Adelaide Terrace, Perth, WA.

— Mais c'était un mec jeune…

— Tu sais comment il s'appelle ?

— Il m'a dit Alistair. Oui, Alistair, je crois que c'est son nom.

— Tu n'en es pas sûr ?

— Si presque, mais sur le coup j'étais tellement troublé…

— Tu découvres ça, vraiment ?

— Bien sûr. Je ne savais pas que ces initiations étaient encore pratiquées chez eux. Surtout pas chez les jeunes. Il doit avoir, quoi… même pas trente ans. Il a dû subir ça il y a une quinzaine d'années. C'est maintenant !

— Bien sûr que ça existe toujours, qu'est-ce que tu crois. La tradition, la culture, c'est à eux…

— Dis-moi, Ange, pourquoi on n'en parle pas, pourquoi on ne s'en formalise pas, pourquoi on ne crie pas au scandale, les ligues des droits de l'homme, tout ça, qu'est-ce qu'ils font bon Dieu ! On hurle pour l'excision des femmes africaines. Pourquoi pas quand on coupe la bite des mecs chez les Aborigènes ? Hein, dis-moi ?

— Sûrement parce qu'on le fait à des mecs justement. Du machisme à l'envers, du racisme à l'envers aussi. Les traditions… La culture…

Ange Cattrioni laissait tomber sa phrase et sa voix. Ashe ne pouvait même pas continuer à lui poser des questions, trop perplexe. Ils regardaient tous les deux l'eau étincelante de la Swan River. Le Police Officer avait laissé en sourdine sur son ordinateur un concerto de Mozart. Ashe l'entendait tout à coup alors qu'il ne l'avait même pas remarqué quelques minutes auparavant. Comme il n'avait pas remarqué qu'en cette fin de journée, les bureaux paysagers du siège de la police s'étaient peu à peu vidés de toute présence, de toute activité. Le soleil qui avait tourné toute la journée autour de l'immeuble piquait maintenant ses rayons, de biais, dans les grandes baies vitrées, allongeant les ombres des eucalyptus de Riverside Park, juste en dessous. En face les immeubles de South Perth, lavés par la pluie de printemps, surgissaient, immobiles et clinquants. Au moins, aucun ronronnement d'air conditionné ne venait parasiter la musique. Trop tôt dans la saison.

Ashe, perdu dans ses réflexions, était à mille lieux de naviguer sur la Swan. Il finit par interrompre le policier perdu lui aussi dans une rêverie qui tenait plus à ses soucis de chef adjoint du district. Ou aux affaires criminelles qu'il traitait ces derniers jours. Ou à la musique.

— Je n'arrive pas à comprendre pourquoi tout cela reste tabou. Vous, les Australiens, vous vivez ensemble, que vous le vouliez ou non…

— La culpabilité, évidemment. On a massacré ce peuple, on le laisse toujours pourrir à petit feu avec l'alcool, ses maladies génétiques et celles qu'on lui a transmises. On lui a volé ses enfants pendant des années pour les confier à des familles blanches, on a voulu les intégrer. Tu ne voudrais pas en plus qu'on l'empêche de pratiquer sa culture. Toute sa culture.

— Mais c'est inhumain !

— Non, on ne va rien faire, tu peux en être sûr. Surtout maintenant qu'on a commencé, à juste raison, à leur demander pardon et à tenter de les dédommager.

— Je n'y crois pas ! On ne peut pas laisser comme ça des mecs se mutiler entre eux. Au nom de quoi ? C'est barbare, merde !

— C'est barbare, mais on ne fera rien. On n'en parlera même pas. C'est comme ça.

Cette certitude heurtait Ashe de front. Mais c'était Ange qui l'assénait. Ange avec qui il avait résolu toutes ces enquêtes et partagé parfois le même lit, trop rarement à son goût. Ange Cattrioni et sa distance, un peu plus grande maintenant qu'il avait pris du galon, Ange et sa quarantaine installée. Confortable, tendu, serein. Ange et son sérieux. Ange avec ses yeux incroyablement bleus, incroyablement pénétrants, tellement doux. Il avait grossi, juste un peu empâté. Ashe l'avait tout de suite remarqué, sans lui dire bien sûr. Cattrioni s'était laissé pousser un bouc brun, taillé au millimètre, fashion victime. Tous les gays le portent aujourd'hui. Cela lui allait bien, accentuant le côté nounours calabrais que son poil dru et brun imposait déjà. Quand Ashe lui avait téléphoné ce matin, le PO lui avait répondu tout de suite alors qu'il était en réunion. Ashe était sûr qu'il allait lui parler d'un dossier délicat. Il s'y attendait et laissait venir. Mais il fallait d'abord évacuer cette question :

— Tu veux dire que la situation ne s'améliorera jamais pour les Abos ?

— Ne dit jamais Abos, c'est méprisant pour eux. C'est comme ça que les Anglais les appelaient autrefois. Ils détestent ça.

— Dont acte, je ne savais pas. Je ne sais rien d'eux, en fait…

— Et tu vis en Australie depuis quoi, quatre, cinq ans… ? Tu ne les as même jamais vus.

— N'exagère pas Ange… Mais c'est un peu vrai. À part ceux qu'on aperçoit, ivres, assis dans l'herbe sans bouger, devant la gare de Fremantle. Sauf que vous non plus vous ne les voyez pas !

— La majorité des Australiens ne les voit même plus, c'est sûr. Ils sont là, immobiles, comme pétrifiés par ce qu'on leur a fait subir. Ils font partie du décor. Et leur présence est pesante, tu peux en être certain… Enfin pour ceux qui regardent encore le décor. Même pour ceux qui ne regardent pas d'ailleurs. Ils se tiennent là, figés, ils nous observent. Parce que, qu'on le veuille ou non, ils nous tiennent par les couilles, ils nous culpabilisent. Et nous, on leur demande constamment pardon depuis quelques années… Ce qui est quand même la moindre des choses ! Ils sont là, et ceux qui restent sont rivés à cette terre. Le jour où ils auront disparu, où on les aura tous assimilés, l'Australie aura perdu son âme. Et pas seulement pour la carte postale, pas seulement pour les clichés, le rocher rouge, les peintures aux petits points, la transmission de pensée. L'Australie est en train de muer. Je ne sais pas si ça sera mieux mais ça ne sera plus l'Australie.

Toute cordialité, toute ironie l'avait quitté. Le PO avait dit cela avec tant de sérieux qu'Ashe ne put s'empêcher de plaisanter :

— Et c'est toi, le Rital arrivé tout petit ici, dans les valises de tes immigrés de parents qui le dit…

— J'aime ce pays. J'aime l'Australie énormément avec tous ses bons et ses mauvais côtés. Rital ou pas, je ne renie rien. Mais au moins je m'intéresse à tout cela. Et toi ? T'y es-tu jamais intéressé ? Tu ne les as jamais regardés ! Quand tu parles de coutumes primitives, tu

ne sais même pas de quoi tu parles. Alors je vais te dire ce qu'est vraiment une cérémonie d'initiation, ce qu'on leur fait. On ne leur coupe pas seulement le prépuce. Ça ne dure pas quelques minutes comme une circoncision. Non ça s'appelle la subincision. D'abord on commence par leur écorcher la verge tout au long de l'urètre avec un couteau de pierre. Ensuite, la plupart du temps on leur incise le gland très profondément, c'est ce que tu as vu avec cet Alistair. Parce que dans leur culture, le garçon, pour prouver qu'il est un homme, doit offrir ses organes sexuels aux mâchoires d'un Ogre-Serpent. C'est le couteau de pierre qui sert de mâchoires. On leur fait aussi des scarifications sur le dos et le ventre. Pour tout cela, ils s'isolent dans le bush, à l'écart de la communauté, les femmes et les enfants n'y sont pas admis. Et ça dure des jours et des jours, il faut que tout cicatrise et qu'ils sachent vraiment ce qu'est la douleur. Alors, pour ça, on les force à s'accroupir au-dessus d'un feu de bois de banksias parce que sa fumée apaise paraît-il la douleur. Tu parles d'une anesthésie…

Le concerto de Mozart, dans ses dernières mesures, avait repris le dessus sans parvenir à réchauffer le moins du monde l'atmosphère. Pendant de longues minutes, même quand la musique s'était arrêtée, les deux hommes étaient restés sans parler et sans se regarder. L'un braqué sur son ignorance, l'autre sur sa culpabilité. Il y a d'autres façons d'aborder le sujet. Ils l'avaient fait de la manière la plus stupide, de front. En deux jours, Ashe se trouvait sans le vouloir, sans l'avoir prémédité, au cœur d'un problème insoluble. En plein cœur. Il s'était même demandé s'il n'allait pas quitter le bureau du PO sans dire un mot de plus.

Même si leurs relations avaient depuis longtemps dépassé ce genre de fâcherie, elles n'étaient pas à l'abri d'une

divergence grave. Ou d'une lassitude. Ashe n'y croyait pas trop. Il ne pouvait pas oublier comment, quelques mois auparavant, son copain lui avait sauvé la mise en venant l'extraire, au péril de sa vie, d'un brasier géant qui ravageait l'État de Victoria. Alors il attendait, il écoutait, même si Ange devenait un peu grandiloquent.

Cattrioni avait tapé sur quelques touches de l'ordinateur et fait repartir un autre disque. Ashe reconnut tout de suite la voix cassée, rauque, abrasive de Gurrumul. Un chanteur aborigène aveugle qui a su s'approprier des éléments de musique occidentale sans renier ses origines. Ashe l'avait déjà entendu et il savait qu'il y avait là un petit message personnel mais il n'en connaissait pas la signification. Peut-être seulement mettre fin à cette discussion.

Comme si rien ne s'était passé, comme s'ils n'avaient même pas discuté des Aborigènes, Ange finit par dire :

— Quand tu as téléphoné ce matin, j'ai tout de suite pensé que ça pouvait t'intéresser…

Il lui tendit un dossier, une chemise cartonnée qui contenait à peine trois ou quatre feuillets.

La nuit qui tombe toujours trop tôt à Perth commençait à assombrir les immeubles en face, au-delà de Sir James Mitchell Park. La Swan River avait perdu tout son éclat. Ange s'était retourné pour allumer la lumière et il ne lui montrait plus que son dos et son costume sombre, l'uniforme de rigueur quand on travaille dans la City, au centre de la ville, là où les affaires se traitent. Là où les compagnies minières comptent leurs profits avant de les distribuer aux actionnaires, là où les banques encaissent les actions et élaborent des placements plus sophistiqués et plus retors les uns que les autres, là où les fortunes se font et se défont à la vitesse d'un cheval au galop. Là où la police veille. En costume sombre. La

vue de son dos lui fit penser à Alistair, quelques secondes. Et à sa mutilation. Mais déjà le PO changeait de sujet.

— Au fond, pourquoi t'es-tu installé ici ?

— Comment ça ?

— Pourquoi es-tu resté ?

— Comme tout le monde, je veux dire les Européens, moyens, blancs, friqués qui en ont eu un jour l'opportunité. Je suis parti en vacances, j'ai adoré les plages, le soleil, la mer et le bush. J'ai résolu une affaire criminelle avant de te rencontrer. Je suis tombé amoureux du pays et… d'un mec évidemment ! J'ai demandé un visa permanent… L'argent aide bien sûr. Ça marche et finalement… c'est plus facile de rester que de partir…

— Je voudrais bien que tu aimes encore plus ce pays. Avec ses qualités et ses défauts. Alors, même si je vais te brancher sur autre chose, intéresse-toi un peu plus aux Aborigènes. Respecte les plus.

— Oui M'sieur. Mais dis-moi, qu'est-ce qu'il y a dans ce dossier ?

— Tu vas le découvrir toi-même. Une sombre histoire dans les mines, c'est-à-dire au cœur de cette région. La Western Australia ne vit plus que par les mines et le fric qu'elle en tire. C'est la folie. Alors bien sûr il y a des dégâts collatéraux.

— Un meurtre ?

— À toi de voir, on n'en sait rien.

Quand il reprit sa voiture, la nuit était complètement tombée. Il mit plus de quarante minutes à rallier Fremantle et la maison qu'il louait maintenant sur Hillside Road. En haut de la colline comme son nom l'indique. Quand il était arrivé, quatre ou cinq ans auparavant – il ne s'en souvenait pas précisément – il mettait à peu près vingt minutes pour faire ce trajet. Mais aujourd'hui les 4x4 coréens aux chromes étincelants, les petits coupés

européens décapotables ou les berlines allemandes rutilantes engorgeaient l'autoroute toute la journée. Ce soir les phares et les feux de position rouges formaient un ruban lumineux ininterrompu entre Perth, la capitale du business, et Fremantle, son port, à une vingtaine de kilomètres.

CHAPITRE 3

Fin septembre, mine de Deadwood Lake, WA.

Ce que lisait Ashe, c'étaient les conclusions sommaires d'une discrète enquête de police menée à la mine de nickel de Deadwood Lake, à huit cents kilomètres au nord-est de Perth. Pour l'heure, personne n'en avait encore parlé. Ni la radio, ni les journaux, ni la télé évidemment. La direction de la mine avait tout fait pour que rien ne s'ébruite. Nickel Chrome Ltd ne parvenait même plus à recruter le moindre ouvrier à moins de cent cinquante mille dollars par an. Il ne fallait pas laisser croire aux postulants qu'en plus de l'effrayante chaleur, de la solitude forcée, des douze heures par jour de boulot monotone sous le soleil et de la promiscuité, le métier pouvait aussi être dangereux. Le boss avait fait jouer ses connections avec les édiles pour que rien ne fuite. Mais l'histoire avait bien fini par remonter jusque sur le bureau d'Ange Cattrioni maintenant qu'il était chef. Et l'histoire d'un mineur dévoré par un varan ne lui plaisait pas du tout. Le Police Officer avait bien compris que moins on creuserait l'affaire de la mine, plus la mine continuerait à être creusée en paix. Pour le bonheur de tous…

Ce qu'il avait lu d'une enquête visiblement menée à la va-vite ne lui convenait pas du tout. Mais il avait

les mains liées par sa hiérarchie. Cattrioni avait bien remarqué les sourires en coin, les noms d'hommes politiques lâchés au hasard, comme par hasard, les propos à double sens. Alors il avait décidé d'utiliser son joker. Comme il le faisait de temps en temps. Dans tous les cas, le joker s'appelait Ashe dont le talent d'enquêteur, pratiqué quelques années auparavant en France pour des compagnies d'assurances, lui était toujours fort utile. Sans compter que l'absence de fonctions officielles de son ami lui permettait de mettre son nez sans autorisation dans les marigots les plus protégés et les bourbiers les plus dangereux.

Et puis cela lui donnerait l'occasion de renouer des liens distendus. Distendus par l'âge, les responsabilités, l'insuffisance de désir, les fonctions de plus en plus officielles, le manque de temps. Le fait aussi qu'il allait de moins en moins souvent se distraire au Steam Works ou au Court, les lieux gay les plus sympas, depuis qu'il ne s'occupait plus des relations entre la police et la communauté. Ashe allait sûrement le remettre en contact avec ce milieu-là. Son milieu. Il lui avait refilé le bébé.

Colin Philippoussis n'avait pas encore vingt-six ans. Il était petit, mince, noiraud et bagarreur. Il avait encore l'air d'un ado bien qu'il travaillât là depuis déjà deux ans. La mine l'avait calé sur des règles strictes, lui qui n'en avait jamais respecté. Scolarité difficile, même le sport n'avait pas réussi à juguler sa violence et sa hargne. Il avait tout essayé, le soccer, le rugby et surtout le football – le football australien, celui qu'on appelle aussi le footy et qui ressemble plus à un rugby sans règles mais avec de la castagne. Rien n'y avait fait. Soit il arrivait bourré sur le terrain, soit il finissait par frapper ses équipiers dans les vestiaires. À Melbourne, où ses parents